**À propos du livre Sociologie du genre, d'Isabelle Clair,
Paris, Armand Colin, coll. “ 128/Sociologies
contemporaines ”, 2012**

Marie Mathieu, Lucile Ruault

► To cite this version:

Marie Mathieu, Lucile Ruault. À propos du livre Sociologie du genre, d'Isabelle Clair, Paris, Armand Colin, coll. “ 128/Sociologies contemporaines ”, 2012. 2014. hal-03480826

HAL Id: hal-03480826

<https://hal.science/hal-03480826>

Submitted on 14 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À propos du livre *Sociologie du genre*, d'Isabelle Clair, Paris, Armand Colin, coll. « 128/Sociologies contemporaines », 2012

Par Marie MATHIEU et Lucile RUAULT

Isabelle Clair relève ici avec brio le défi de présenter, en 128 pages, un champ constitutif de la sociologie, sa filiation, ses évolutions, ses préoccupations et enjeux actuels¹. Tout en donnant à voir les évolutions thématiques et méthodologiques qui ont fait de la sociologie du genre une grille de lecture transversale et particulièrement heuristique pour analyser des objets variés, l'originalité avec laquelle elle problématise la question captive les plus aguerries tout en rendant accessible cette perspective de recherche aux novices, prouvant à son tour l'inutilité « d'un jargonage difficilement compréhensible » pour « faire sérieux ». Dans un style dense mais limpide, et grâce à des formulations imagées particulièrement évocatrices, elle livre un aperçu clair d'un champ complexe en évolution continue, sans tomber dans l'écueil d'une représentation réductrice.

Ce bilan théorique arrive à point nommé, alors qu'enfle une polémique sur l'enseignement de la « théorie du genre » ou, pire, « du gender » au lycée. En quelques pages, l'auteure démontre toute la pertinence de l'enseignement et de la recherche en sociologie du genre. L'analyse des rapports de sexe bataille encore pour conforter sa place relativement précaire au sein des sciences sociales et se voir reconnaître une légitimité. Il semble qu'il lui faille fournir davantage de preuves de respectabilité que l'étude du « corps – notamment – [qui] s'est [depuis] banalisé[e] pour devenir un objet sociologique à part entière ». Le parallèle avec le corps est idoine puisque l'auteure rappelle combien son étude participe pleinement de l'évolution des théories et pratiques en études de genre.

Dès l'introduction, I. Clair démonte méthodiquement divers poncifs coûteux pour ce champ de recherche : « Le genre n'est pas une variable », pas plus qu'une thématique, énonce-t-elle avec intransigeance face à toute tentation simplificatrice. Autrement dit, « la sociologie du genre rend visible une problématique aussi transversale et fondamentale que la classe sociale ». Elle est une « sociologie générale » (3^e partie) et une « sociologie politique » (chapitre III). L'auteure s'en tient dans cet ouvrage synthétique à un plan simple, logique et efficace ; mais c'est plutôt au travers de son écriture qu'elle révèle avec habileté toute la richesse du champ. On se réjouit de ce ton volontiers caustique, qui pointe avec justesse le rôle secondaire trop souvent attribué à la sociologie du genre aujourd'hui, malgré les bases solides qu'elle a acquises au fil du temps. Dans les deux premières parties, elle met en lumière les glissements progressifs intervenus parmi les objets prédominants de la

¹ Ce texte complète les récentes parutions traitant des études de genre, à partir d'angles d'attaque distincts et de formes allant du manuel, cf. L. BERENI, S. CHAUVIN, A. JAUNAIT, A. REVILLARD, *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, de Boeck, 2012 ; à l'ouvrage synthétique, cf. R. PFEFFERKORN, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, Page-deux, coll. « Empreinte », 2012.

sociologie du genre – du travail à la sexualité – mais aussi parmi les approches privilégiées dans le champ – des études féministes aux études de genre. Cette double mise en perspective permet de saisir le renouvellement des paradigmes des sciences sociales, et, invite à repenser les thématiques traditionnelles de la sociologie à l'aune des rapports sociaux de sexe. En outre, le petit livre d'I. Clair suscite l'envie de retourner vers des textes pionniers de la sociologie féministe. Qu'il s'agisse d'ouvrages oubliés, mésestimés ou suffisamment célèbres pour en dispenser beaucoup de lire, elle souligne leur caractère toujours innovant, à l'instar de l'analyse en termes de travail productif et reproductif, qui réunit des travaux menés par des générations différentes de chercheuses, sur l'avortement comme sur la procréation médicalement assistée (PMA). En plus de retracer remarquablement les filiations, elle parvient à mettre en résonance des travaux réalisés à des périodes distinctes, permettant ainsi de visualiser des ponts entre générations, des processus de transmission et de réappropriation par les plus jeunes des chemins ouverts par les chercheuses qui les ont inspirées ; si les benjamines mobilisent certains outils et en délaissent d'autres, elles se font porteuses d'une armature politique et scientifique dans la continuité de leurs aînées. I. Clair nous emmène au-delà de clivages traditionnels qui peuvent se révéler sclérosants dès lors qu'on ne prend pas en compte, comme elle le souligne, la manière dont certains « clans » réputés irréconciliables se nourrissent mutuellement en réalité, comme entre différentialistes² et matérialistes³. Ces incises historiques régulières nous permettent de prendre conscience de la persistance de thématiques qui font débat, de leurs mises en veille et réactivations successives.

Chaque partie s'achève sur des ouvertures, des questions qui dessinent l'idée sous-jacente de l'ensemble du livre, selon laquelle tout savoir est en perpétuelle évolution. Elle s'attache à mettre en application cet axiome, qui apparaît sans doute de façon plus saillante au sein de la sociologie du genre, discipline jeune dont « le décentrement fondateur (...) la rend plus à même d'incorporer un nouveau décentrement ». L'attention qu'elle porte aux vocables, dans les intitulés de livres, des revues comme des séminaires, lui permet de mettre en évidence les glissements continuels, le cheminement des perspectives, et dès lors d'activer d'importants réflexes analytiques. Dont le poids des mots : « il n'est pas anodin qu'on lise de moins en moins souvent dans les travaux, y compris lorsqu'ils se réfèrent explicitement à une grille d'analyse matérialiste, l'expression division sexuelle du travail, et que lui soit préférée la formule division sexuée ». Ces termes se diffusent par capillarité, se faufilent discrètement parmi nos écrits, ils ont pourtant une signification trop vite négligée. De l'ouvrage, on retiendra une vigilance extrême à l'égard du vocabulaire : elle dévoile les généalogies qui se

² Les différentialistes considèrent qu'il existe une différence par nature et/ou culture entre les sexes. Pour une typologie plus fine, voir F. DESCARRIES, C. CORBEIL, « La maternité au cœur des débats féministes », in F. DESCARRIES, C. CORBEIL (dir.), *Espaces et temps de la maternité*, Montréal, les éditions du remue-ménage, 2002, p. 23-50

³ « Pour les radicales matérialistes [...] le rapport d'oppression des femmes se situe spécifiquement dans l'appropriation de leur corps et de leur travail de production et de reproduction ». F. DESCARRIES, C. CORBEIL, « La maternité au cœur des débats féministes », in F. DESCARRIES, C. CORBEIL (dir.), *Ibid.*, p. 32.

cachent derrière des mots-réflexes, pouvant aisément devenir si l'on n'y prend pas garde des prêts-à-penser, comme « hétéronormativité » ou « puissance d'agir ». En dépit du format de la collection, l'auteure réussit ainsi à dépasser un usage décoratif des termes ou concepts, allant jusqu'à susciter une introspection critique à l'égard de réflexes de raisonnement, du lexique routinisé dont nous usons, nous poussant à démêler nos automatismes d'écriture afin d'utiliser des mots dont on saisisait toute la portée.

Après une synthèse des débuts de la sociologie du genre qui se centre alors sur le travail dans les usines comme dans la sphère domestique, I. Clair expose les théories *queer* (section III du chapitre II) en les présentant, historiquement, comme un renouveau des recherches sur la sexualité avec un angle d'approche féministe. Nous soulignerons l'attitude prudente qu'elle engage sur ce point ; se refusant à présenter le *queer* en opposition fondamentale avec le courant matérialiste, elle n'omet pas les tensions existantes, et la façon dont ces désaccords, voire frictions, s'incarnent en contexte, dans les institutions mais aussi entre les personnes qui les portent. Elle assume cependant son scepticisme à l'idée d'un cumul ou d'une réconciliation des deux mouvances. Usant du conditionnel lorsqu'elle explique à propos des théories *queer*, et particulièrement en écho aux écrits de Judith Butler, que « le genre ne serait qu'un costume, la contrainte sociale un ensemble mouvant et lâche de normes qu'il serait facile de renverser », elle révèle sa posture de sociologue située, critique du manque d'inscription du *queer* dans l'empirie et l'analyse des pratiques sociales. Tout en appelant à dépasser la scission entre les différents « foyers » de construction des rapports sociaux de sexe, elle se positionne et prend le risque d'exposer ses propres réserves par rapport au courant postmoderne.

Dans un deuxième temps, l'auteure s'intéresse au mouvement qui s'est opéré des études féministes aux études de genre, en revenant d'abord sur cette sociologie « politique » qui dérange. Ces pages décrivent une partie du quotidien de chercheuses féministes, ou sociologues du genre, la façon dont elles continuent de batailler jour après jour pour légitimer leurs postures de recherche et faire taire les plaisanteries et attitudes sexistes, c'est-à-dire ces mêmes expériences sur lesquelles elles échangent dans les couloirs mais qu'il leur est difficile de consigner trivialement. Le diagnostic de ces représentations et actions sexistes ayant cours dans le monde académique, pour peu réjouissant qu'il soit, est revigorant par le simple fait d'être ainsi écrit et ébruité. À partir de simples ressentis individuels rassemblés, elles permettent d'insuffler un effort d'objectivation du sexisme ordinaire dans la recherche et les universités qui sache rendre compte des mécanismes à l'œuvre, et d'étendre la réflexivité mobilisée sur nos terrains de recherche à notre milieu de travail. Car si les féministes et/ou sociologues du genre perçoivent et subissent les effets des rapports sociaux de sexe qui traversent ce milieu, il semble encore que nombre de collègues restent aveugles à leurs propres pratiques, refusant de prendre en compte les critiques féministes, prétextant implicitement, comme I. Clair le souligne, que « le genre casse l'ambiance ». Cette vision satirique des façons sexistes de faire, d'être et de penser marque d'autant plus qu'elle s'articule à des propos audacieux ; elle note ainsi que le sociologue, « susceptible d'occuper la place du dominant ou de l'oppresseur » se perçoit comme « un homme

“éduqué”, qui vit en bonne intelligence avec les femmes de son entourage, qui partage leurs goûts [...], qui est très différent de ces ouvriers et de ces jeunes des classes populaires aux démonstrations de virilité exacerbées ». Ces quelques citations ironiques n’ont pas vocation à dévaloriser gratuitement l’androcentrisme de certaines démarches de recherche, mais plutôt à les comprendre pour mieux affronter ces réticences aux changements.

Plus généralement, aborder de front le « snobisme » de la sociologie à l’égard des études féministes, c’est aussi lever le voile sur les effets concrets qu’il a sur les objets de recherche, notamment les résistances de la sociologie à traiter du corps et de la sexualité, et nous pourrions ajouter, des affects et des sentiments. De plus, la chercheuse revient sur un préjugé « classique » qui pèse sur les études féministes : le stigmatisme de « science engagée » est déjoué par le recours à une analogie fort éclairante. Rappelant les ancrages historiques et politiques de la sociologie des rapports de classe à celles et ceux qui les auraient oubliés, elle remarque : « Il apparaît que l’étude de populations dominées en raison de leur sexe serait plus politique et moins scientifique que l’étude de populations dominées en raison de leur classe sociale ». De plus, si I. Clair mentionne des prises de distance critique de la part des sociologues du genre vis-à-vis de la sphère militante, elle ne se montre pas pour autant pessimiste quant aux échanges de savoirs et pratiques que les deux mondes peuvent entretenir. Elle évoque des espaces de solidarité, de réactions communes face aux propos et actes sexistes. Souligner les continuités entre militantisme et travail scientifique ne la rend toutefois pas aveugle aux effets néfastes de l’institutionnalisation des études féministes. Ici et là, en guise de précieuses piqûres de rappel, elle pointe par petites touches la manière dont des démarches collectives de réflexion et d’écriture se sont émoussées, et tendent à s’éloigner de principes féministes.

Dans la même veine, elle porte un regard éclairant sur la représentation des recherches féministes comme champ de bataille, lieu d’oppositions, sans faire l’impasse sur certaines polémiques politiques et controverses scientifiques qui les divisent (section III du chapitre III). Il est difficile à la suite du dernier congrès international des recherches féministes francophones, qui s’est tenu à Lausanne l’an passé, d’éluder la charge conflictuelle des études féministes. Mais nous tenons à ajouter que ces différends tiennent paradoxalement un rôle unificateur⁴, au sens où ils engagent une effervescence, une créativité et surtout une réflexivité critique en leur sein. Si ces querelles, pour certains, semblent ralentir et nuire à la recherche, elles peuvent également s’avérer saines et stimulantes, à condition qu’elles obligent à des temps d’arrêt, susceptibles d’engager des « pas de côté ». Par ailleurs, un des atouts du travail d’I. Clair est d’offrir une compréhension fine des enjeux constitutifs de ce champ, ainsi qu’une curiosité quant à certaines divergences, comme celles qui ont précipité la scission au sein de la revue *Questions féministes*. Elle s’appuie sur cet exemple pour illustrer les réflexions nées autour du régime politique de l’hétérosexualité, révélant par là les « coulisses » de l’élaboration scientifique et les déchirements internes durables, ces conflits créateurs d’un point de vue intellectuel (dans le

⁴ G. SIMMEL, *Le conflit*, Paris, Circé, 1992.

sens où connaissances et avancées politiques en résultent), sans en négliger les « coûts » affectifs. Ces exemplifications aboutissent à une histoire incarnée de la sociologie du genre, qui avance et s'enrichit au prix de « déchirements » et de discordes. Néanmoins, ne sont pas explorées les différentes critiques émises et progressivement intégrées à l'épistémologie du point de vue⁵ ; mais cette omission serait-elle représentative d'un manque d'investissement de la question par les chercheuses féministes françaises⁶ ? Nous regrettons par ailleurs que l'auteure n'examine pas suffisamment certains tâtonnements et errances au travers desquels la sociologie du genre s'est construite, et parfois, n'a su qu'en faire avant de finalement les évincer. Ces apories continuent de résonner derrière quelques expressions – comme « rapports sociaux de genre » – et typologies pour saisir les féminismes, ou encore derrière les différentes approches que recouvre le mouvement des femmes.

Dans le chapitre IV, « Le genre sonne-t-il le glas d'une sociologie féministe ? », on perçoit toute l'ambivalence que recouvre le « genre », ce petit terme apparemment inoffensif. « Mot envahissant et envahisseur, venu d'un outre-Atlantique impérialiste et démarxisé, il suscite des résistances dans un pays où l'on pense la différenciation et la hiérarchisation des sexes au moyen de concepts forts, qui ont fait leurs preuves : nul besoin de gender (...) sous le genre, disparaissent les femmes ». S'il trouve du sens dans le cadre des théories *queer*, il participe d'une déconstruction progressive de la classe sociale « femmes ». Par ailleurs, le « genre » agit comme « un cache-sexe », une « euphémisation » qui le rend politiquement correct et, partant, attractif pour un plus grand nombre. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le genre a attiré assez rapidement des chercheurs-hommes, qui ont tenté pour certains d'en user tout en faisant preuve de cécité à propos des effets de leur propre inscription dans ces rapports de domination. Elle se réfère ainsi au travail de Pierre Bourdieu qui, dans *La domination masculine*, n'a eu tendance à voir qu'une violence symbolique là où la hiérarchie, l'appropriation et l'autorité sont bien matérielles. I. Clair s'attarde également sur des chercheurs qui ont tenté, par une réflexivité intense et une démarche notamment militante, d'user de leur position de « dominant » dans ce rapport pour cette fois étudier certains ressorts inexplorés de la domination masculine, c'est-à-dire la conscience de classe des dominants ainsi que les stratégies qu'ils mobilisent pour préserver leurs privilèges et intérêts⁷.

Dans une troisième partie, l'auteure propose une vision globale de la sociologie du genre, dans ses traductions concrètes. En tant que « sociologie générale », la sociologie du genre a permis de repenser certains objets. Si le chapitre V en offre un rapide aperçu, il manque sans doute une esquisse générale des « objets du genre », qui serait appuyée sur les « incontournables » et

⁵ S'il existe une pluralité de théories regroupées sous l'expression « épistémologie du point de vue », elles ont en commun de poser comme postulat la capacité privilégiée d'un groupe social donné à appréhender et analyser l'ordre social.

⁶ Parmi les rares travaux français sur la question, voir A. FLORES ESPÍNOLA, « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies "du point de vue" », *Cahiers du genre*, 2012, 53, p. 99-120.

⁷ L. THIERS-VIDAL, *De « L'Ennemi principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, l'Harmattan, 2010.

conférerait ainsi un solide bagage pour aborder certains travaux, comme s'y était appliquée Michèle Ferrand en 2004⁸. Notons en outre qu'il est parfois malaisé de s'orienter sur le plan thématique dans un livre aussi riche ; cela est dû notamment à l'absence de bibliographie finale – voire, formellement, de revue de littérature thématique –, mais peut-être aussi au caractère dispersé des références citées, tant au niveau matériel (essaimées dans les seules notes de bas de page), que par les choix de l'auteure (mêlant ouvrages, articles et thèses, sélectionnés de façon éclatée). En revanche, la recension des numéros de revues en fin d'ouvrage s'avère instructive : le bilan, assez maigre du côté des revues généralistes, devrait inciter les sociologues féministes et/ ou du genre à les infiltrer davantage pour ne pas « ghettoïser » les recherches Genre au sein d'une petite demi-douzaine de revues en France, souvent injustement dévaluées.

Enfin, le dernier chapitre pose la question de l'analogie entre les différents rapports de domination, les points de ressemblance, mais aussi les spécificités de chacun d'entre eux. Réflexions qui se prolongent autour de leurs intrications complexes. L'articulation du genre, de la classe et de la race, pensée à une époque en termes de « consubstantialité » des rapports sociaux⁹, est aujourd'hui diffusée sous le terme d'intersectionnalité. Le raisonnement aurait ici gagné à expliciter les effets de séduction de ce vocable « à la mode », qui recouvre somme toute des recherches très variées¹⁰, et éveille en cela des questionnements quant à son imposition, et aux effets qu'il peut avoir sur les méthodes et interprétations.

Au terme de la lecture, quelques ombres apparaissent tout de même au tableau. Tout d'abord, le titre même de l'ouvrage apparaît en léger décalage avec le contenu. Si l'on comprend le choix du terme si polysémique et critiqué de « genre », en tant que stratégie destinée à rendre accessible au plus grand nombre cette sociologie, on ne peut manquer de souligner toute l'ambivalence dont il est porteur, comme si une « sociologie féministe » ne pouvait se dire, s'afficher, telle une figure-repoussoir, une expression vulgaire condamnée à demeurer hors science, et à taire en conséquence ; lors même qu'il est question des écrits féministes et de leur histoire tout au long du livre. Il n'est pas non plus certain que l'on puisse titrer « sociologie des rapports (sociaux) de sexe¹¹ », sans que cela paraisse excluant vis-à-vis d'une partie des approches que le genre recouvre aujourd'hui, même si leurs racines sont communes. Que cette décision relève d'un choix éditorial pour se plier aux exigences de décloisonnement et de normalisation formulées à l'égard des approches féministes, ou résulte d'une volonté de l'auteure, cette stratégie ambivalente ainsi que la dissonance entre couverture et contenu mériterait un éclaircissement.

Il est par ailleurs regrettable de ne pas voir apparaître, en arrière-plan de ces progressions de la sociologie du genre, l'évolution plus globale de la sociologie qui fut aussi généralement touchée par la « démarxisation » de la fin

⁸ M. FERRAND, *Féminin, masculin*, Paris, LaDécouverte, coll. « Repères », 2004.

⁹ D. KERGOAT, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », in E. DORLIN (dir.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, Puf/Actuel Marx Confrontation, 2009.

¹⁰ S. BILGE, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogène*, 2009, 225(1), p. 70-88.

¹¹ M.-B. TAHON, *Sociologie des rapports de sexe*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003.

des années 1970 jusqu'à récemment, et qu'il a pu tendre¹² à délaissier les classes au profit d'une analyse en termes d'individus. Si les sciences sociales se sont ainsi progressivement intéressées à l'intime, dans le prolongement du « privé politique » féministe, on l'a depuis largement amputé de sa portée politique, et des réflexes sociologiques issus du contexte contestataire des années 1970.

Enfin, si nous ne pouvons qu'insister sur l'excellence de ce travail, pour avoir su présenter au moyen d'une écriture aussi rigoureuse que plaisante la sociologie du genre, le recours à une métaphore nous laisse décidément perplexes : les « lunettes du genre », en passe de devenir l'expression-fétiche des promotrices des théories féministes, ont certes l'avantage de rendre immédiatement saisissable la grille de lecture des rapports de sexe. Mais nous soupçonnons ces binocles et leur usage intempestif de diffuser une image éminemment réductrice et de favoriser une mésinterprétation du contenu réel des analyses des rapports de sexe, charriant avec elles de multiples effets déformants, au point qu'il est permis de se demander si elles n'étouffent pas les approches féministes dans l'œuf.

Les « lunettes de genre » se révèlent également être les fausses amies des féministes si l'on considère par ailleurs cet argument de John H. Gagnon écrit en 1991 : « la métaphore des lunettes (et la métaphore optique en général) est sans doute erronée puisqu'elle sous-entend que les distorsions introduites par la culture d'origine du scientifique [nous dirons ici par son inscription dans les différents rapports de domination et sa socialisation] dans sa perception du monde pourrait disparaître avec une correction appropriée¹³ ». Autrement dit, même les verres correctifs ne remplaceront pas une vraie démarche de réflexivité. Non, l'analyse en termes de rapports sociaux de sexe n'est pas un accessoire qui se prête à tous les nez, transportable d'une tête penseuse à une autre, sans bagage de connaissances approfondies et appropriation pré-requise. Elle ne devrait pas être déposée sur la table de nuit avant de se coucher. Le genre peut et doit se lire partout, y compris lorsque la lumière s'éteint dans la chambre à coucher, comme dans tous les espaces du quotidien. Elle ne peut s'ajouter aisément à d'autres « lunettes » de classe ou de race, pas plus que l'intersectionnalité ne permet de considérer le genre comme une monture modulable selon nos envies. Les rapports de domination s'articulent et se renforcent mutuellement, et il est trompeur de penser rendre lisible le social en cumulant des verres.

¹² Voir R. PFEFFERKORN, *Inégalités et rapports sociaux. Rapports de classe, rapports de sexe*, Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 2007.

¹³ J. H. GAGNON, « L'utilisation explicite et implicite de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité » (Chapitre II, 1991), *Les scripts de la sexualité*, 2008, p. 74.